

## SÉANCE 6

## LA BÉATITUDE ET LE CIEL

14 MARS 2023

« Le ciel est la fin ultime et la réalisation des aspirations les plus profondes de l'homme, l'état de bonheur suprême et définitif. » (CEC n°1024)

Cette courte sentence que donne le CEC fait état de 2 caractéristiques du ciel :

-il répond à une aspiration profondément ancrée dans la nature humaine, et donc universellement partagée par les êtres humains : celle du bonheur.

-il consiste en un état de plénitude de bonheur, auquel les théologiens donnent le nom de « béatitude ».

## I : L'ASPIRATION NATURELLE AU BONHEUR CHEZ L'ÊTRE HUMAIN

« Tous, certainement, nous voulons vivre heureux, et dans le genre humain il n'est personne qui ne donne son assentiment à cette proposition avant même qu'elle ne soit pleinement énoncée. »

(S. Augustin, *Des mœurs de l'Eglise catholique* 1, 3, 4)

« Tous les hommes recherchent d'être heureux. (...) Jusqu'à ceux qui vont se pendre. »

(Blaise Pascal, *Pensées*, fragm. « Souverain bien »)

Bien avant ces deux grands penseurs catholiques, les plus importants des philosophes grecs de l'antiquité avaient déjà discerné que la quête de bonheur est à la fois le but et le moteur de la vie humaine. Pour ce motif, on a d'ailleurs qualifié les thèses philosophiques morales de ces penseurs d'« eudémonisme », terme construit à partir du grec εὐδαιμονία / eudaimonía, qui signifie « bonheur ».

Bien qu'ils aient pu différer quant à la conception qu'ils se soient fait de la nature du bonheur, tous ces philosophes de l'antiquité partageaient un certain nombre de convictions à son égard :

-il existe une hiérarchie entre les divers types de bonheur après lesquels courent les hommes. Au passage, on peut relever que si les stoïciens affirmaient que tous les hommes peuvent accéder au même bonheur (qui consiste, selon eux, à accepter l'ordre du monde et à s'y conformer), Aristote par exemple présentait pour sa part une vision du bonheur « à géométrie variable » (cf. *Ethique à Nicomaque*) : selon lui, seule une élite peut parvenir au degré optimal du bonheur, qui consiste en la contemplation de la vérité jointe à l'amitié entre citoyens ordonnée à la recherche du bien commun de la Cité.

-le vrai bonheur ne saurait être atteint par simple chance, encore moins par fatalité, mais seulement par la pratique assidue des vertus, sous la houlette de la raison.

-le vrai bonheur a quelque chose à voir avec la divinité, comme l'indique le mot grec δαίμων / daímōn, qui désigne une puissance divine et qui a donné, comme nous l'avons indiqué, le mot εὐδαιμονία / eudaimonía, qui signifie « bonheur ».

Je vous fais grâce de l'évolution que connut la notion de bonheur au gré des siècles.

Je me contente de rappeler que la modernité, inaugurée aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup>s, ne renia pas au bonheur son caractère de fin et de moteur de toute existence humaine, quoique le bonheur prît alors des acceptions de plus en plus diverses et qu'on évacuât progressivement le rôle de toute divinité dans l'accès au bonheur – on parle à cet égard de conceptions « sécularisées » du bonheur.

Quant à ce qu'on appelle post-modernité, qui désigne cette ère ouverte à partir du constat d'échec des promesses de la modernité, du fait de l'effondrement des systèmes totalitaires qui en étaient les réalisations monstrueuses, on prétend qu'elle est animée par le nihilisme, et qu'elle a donc répudié toute course au bonheur. Il semble pourtant que la quête du bonheur préside toujours aux théories post-modernes : le transhumanisme, l'écologisme intégral, et même le plus trivial consumérisme, entendent toujours procurer le bonheur à l'être humain.

Nous autres qui sommes croyants savons que le désir de bonheur est intrinsèque à l'être humain, et qu'il est par conséquent inextinguible, puisque, comme le rappelle le CEC, « Dieu l'a mis dans le cœur de l'homme » (n° 1718).

Voyons maintenant en quoi consiste la forme plénière de bonheur pour laquelle l'être humain a été créé, et qu'on appelle béatitude.

## II : LA BÉATITUDE

On doit à S. Thomas d'Aquin un « traité de la béatitude » qu'on trouve dans sa *Somme théologique* (I II qq. 1-5), au tout début de la 2<sup>ème</sup> partie de la Somme, que l'auteur consacre à la morale chrétienne.

Remarquez au passage que cette place est significative : S. Thomas nous fait ainsi percevoir que tout l'agir chrétien a pour principe et fin la béatitude, ie le bonheur, et non pas d'abord la conformité à la loi. Ce qu'hélas perdirent de vue un certain nombre de théologiens et de prédicateurs des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup>s, dont l'enseignement moral pécha par légalisme, la béatitude cessant de donner tout son sens à celui-ci.

Puisque le Magistère de l'Eglise a reconnu et consacré la grande pertinence de la pensée de S. Thomas sur ce sujet, je reprends ici les grandes lignes de son traité de la béatitude. Je le fais d'une manière très cursive, pour ne pas être trop rébarbatif. Vous retrouverez d'ailleurs dans le CEC cet enseignement de S. Thomas, de manière très concentrée, en une courte partie intitulée « La béatitude chrétienne » (nn° 1720-1724).

## A : La béatitude, perfection authentique à laquelle est appelé l'être humain (I II q. 1)

Dans cette question, S. Thomas établit que tout être humain vise à parvenir, comme fin ultime de ses actes, à la perfection de son être. La plupart du temps, il le fait sans en être conscient ; bien souvent, aussi, il cherche cette perfection là où elle n'est pas.

La perfection de l'être humain est un état d'achèvement total de ce qu'il est, qui ne lui laisse plus rien désirer d'autre, et ôte donc de lui toute insatisfaction, ainsi que toute crainte de perdre cette perfection. On la nomme « béatitude ».

## B : Examen de ce qu'est la béatitude (I II qq. 2-5)

### ➤ Ce que la béatitude n'est pas (q. 2, art. 1-7)

Dans la question 2, S. Thomas commence par écarter ici tout ce en quoi la béatitude ne saurait consister :

-elle ne peut consister en la possession d'un bien créé extérieur (richesses, honneurs, pouvoir), puisque la possession de ces biens peut être éphémère, qu'elle laisse toujours l'homme insatisfait (il en veut toujours plus), et qu'elle peut parfois conduire l'homme qui en abuse à souffrir, alors que la béatitude exclut toute souffrance, toute inquiétude.

-elle ne provient pas non plus d'un simple épanouissement physique, ni dans le seul plaisir des sens, puisque la béatitude doit consister en une perfection de tout l'homme, qui n'est pas seulement corps, mais corps et âme.

-enfin, elle ne procède pas d'une simple perfection naturelle de l'âme (pratique de la vertu, acquisition d'une vaste science...), puisque l'âme humaine laissée à ses seules forces est nécessairement limitée, versatile - caractéristiques qui ne répondent pas à la définition de la béatitude.

### ➤ Dieu seul peut procurer la béatitude (q. 2, art. 8)

S. Thomas conclut la question 2 en constatant que Dieu seul peut procurer la béatitude :

-étant la Vérité même, il est seul en mesure de rassasier l'intelligence humaine qui est faite pour connaître la vérité.

-étant le Bien souverain, dans toute son extension, Dieu seul est capable de satisfaire en plénitude la volonté humaine, qui est faite pour entrer en possession des biens.

S. Thomas rejoint là ce qu'affirmait S. Augustin, dès la première page de ses *Confessions*, lorsqu'il écrit cette phrase connue entre toutes :

« Tu nous as faits pour toi, Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne demeure en toi »  
(*Confessions* I, 1)

### ➤ Ce en quoi consiste la béatitude (qq. 3-5)

Le CEC nous dit ceci :

« La béatitude dépasse l'intelligence et les seules forces humaines. Elle résulte d'un don gratuit de Dieu. C'est pourquoi on la dit surnaturelle. » (n° 1722)

De fait, nous venons de dire que la béatitude consiste dans le fait de connaître et d'aimer Dieu.

Il est certes possible, par les seules ressources de notre nature, de connaître quelque chose de Dieu (qu'il existe et certains de ses attributs), et de l'aimer tant soit peu, mais cela ne va pas très loin... Il suffit, pour s'en convaincre, de songer par exemple à la manière dont les philosophes des Lumières, qui se fiaient aux seules ressources de leur raison, appréhendaient Dieu : il n'était à leurs yeux qu'un froid et indifférent « Grand architecte de l'univers », qui ne suscitait de leur part qu'une tout aussi froide indifférence...

Mais la connaissance et l'amour de Dieu que procure la béatitude est d'un tout autre ordre. « Nous le verrons tel qu'il est », affirme S. Jean (1 Jn 3, 2). Autrement dit, la béatitude fait entrer dans l'intimité de l'essence infinie de Dieu en trois personnes. La théologie chrétienne a forgé le terme de « vision béatifique », qui consiste en une vision « immédiate », ie sans l'intermédiaire d'aucune médiation : ni celle d'images fournies par les sens, ni même celle de concepts élaborés par l'intelligence. C'est bien ce que S. Paul évoque lorsqu'il parle d'une vision « face à face » (1 Co 13, 12). Le bienheureux entre dans le regard que Dieu porte sur lui-même, dans la façon dont Dieu s'aime lui-même.

Le terme « vision » doit être bien compris :

« L'idée d'un panorama visuel, si agréable soit-il, risque de nous égarer, car la vision béatifique ne peut se réduire à un simple spectacle. (Du reste, elle n'est pas) la contemplation d'un tableau immobile. Si émouvant soit-il, le regard admiratif sur un chef-d'œuvre (...) ne saurait combler notre soif d'infini. Aucun arrêt sur image n'enchantera un cœur humain toute une éternité. (...) L'image qui doit surgir pour évoquer l'éternité trinitaire est celle d'une exubérance infinie, d'un surplus éternel, d'une liberté absolue. » (P. Jean-Marc Bot, *Le paradis*, éd. de l'Emmanuel, 2014, pp. 71-72)

Ainsi, le bienheureux ne perçoit pas Dieu comme un sublime spectacle immobile et hiératique, mais comme une réalité éminemment dynamique : celle des processions des personnes divines. On peut dire que la béatitude permet véritablement d'« entrer dans la danse » des relations trinitaires.

L'auteur ajoute ces considérations qui permettent de se faire une idée plus juste de la béatitude :

« Dieu (...) sera le milieu enveloppant (...) remplissant tout de sa présence aimante. » (*ibid.*)

Et de préciser les choses, en se référant à la vision du paradis telle que décrite par Dante dans *La Divine comédie* :

« Dans le jeu des images (...), il faut donc supposer, comme le fait Dante, que Dieu est à la fois le cercle et le point dans la vision de l'ineffable merveille : 'Le triomphe joue toujours autour du point qui semble enclos dans ce qu'il enclot' (Paradis, chant XXX, vv. 10-12). Ce jeu divin

consiste à tout envelopper comme un cercle infini, et à se laisser envelopper comme un point infime. » (*ibid.*)

Ainsi la béatitude implique-t-elle que Dieu soit à la fois comme un bain dans lequel nous sommes plongés (le « cercle infini »), et présent simultanément au-dedans de nous-mêmes (le « point infime »).

On rejoint ici ce qu'en écrit S. Paul : « Dieu sera tout en tous » (1 Co 15, 28).

La béatitude nous amène plus loin encore, aux dires de Jésus lui-même :

« La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. » (Jn 17, 3)

Le verbe « connaître » est employé par le Seigneur dans son acception hébraïque : ce verbe désigne l'intimité que vit le couple dans l'union charnelle. Celle qui est, par exemple, évoquée en Gn 4, 1 : « L'homme *connut* Eve, sa femme, et elle en conçut et enfanta Caïn ».

Que la béatitude implique une relation de l'âme à Dieu analogue à l'union charnelle, c'est ce qui est perceptible dans le *Cantique des cantiques* de l'AT, dans *Le Livre des visions et instructions* de Ste Angèle de Foligno, ou encore *Le Cantique spirituel* ou *La Vive flamme d'amour* de S. Jean de la Croix : âmes sensibles s'abstenir, tant certaines expressions employées dans ces écrits font penser à l'union charnelle du couple !

Ainsi la béatitude consiste-t-elle en une compénétration avec Dieu, dont en réalité l'union charnelle la plus réussie, la plus harmonieuse, n'est qu'un pâle reflet.

Du reste, comme l'union intime d'un couple possède le pouvoir d'engendrer un enfant, celle de l'âme d'avec Dieu engendre toujours plus la créature nouvelle en nous. Ce que l'étymologie latine du verbe « connaître » laisse deviner : *cognoscere* provient en effet de la contraction de *cum* qui signifie « avec », et de *nascere* qui signifie « naître ».

Notons, enfin, que si l'amour humain offre en principe de ne jamais se lasser, puisque l'être aimé comporte une part de mystère dot on ne saurait prétendre avoir fait le tour, *a fortiori* la béatitude échappe à toute lassitude étant donné que l'essence de Dieu est infinie. Au rebours du bon mot de Woody Allen, « l'éternité c'est long... surtout vers la fin ! », on peut donc affirmer avec le P. Bot que la béatitude promet « l'éblouissante surprise perpétuellement neuve » (op. cit., p. 72).

## C : Précisions au sujet de la « béatitude accidentelle »

La vision béatifique, telle que nous venons d'essayer d'en rendre compte avec de pauvres mots humains, constitue l'élément principal de la béatitude. Pour ce motif, les théologiens scolastiques l'ont qualifié de « béatitude essentielle ».

Or, à celle-ci s'ajoute ce que les mêmes ont appelé « béatitude accidentelle ».

Cette dernière expression requiert qu'on l'explique, dans la mesure où le terme « accidentel » a revêtu de nos jours une signification très différente de celle qu'il avait dans la théologie

classique. Pour l'homme contemporain, est accidentel ce advient par hasard (une découverte accidentelle), voire par malheur (un accident de la route). Or, autrefois, on désignait par « béatitude accidentelle » des éléments qui constituent la béatitude sans en être l'élément essentiel qu'est la vision béatifique de Dieu. Ils se surajoutent à cette dernière, quoique la béatitude soit déjà plénière une fois la vision béatifique obtenue.

Reconnaissons que nous avons là quelque chose d'étonnant : la vision suffit à la béatitude, mais le bienheureux jouit encore d'un surcroît de bonheur du fait des éléments dit « accidentels » qui s'adjoignent à la vision. Nous touchons là au mystère de la surabondance divine, qui fait dire à S. Jean dans le prologue de son évangile : « De sa plénitude nous avons tous reçu, et grâce pour grâce » (Jn 1, 16).

En quoi consiste donc la « béatitude accidentelle » ?

#### ➤ **1<sup>er</sup> élément : La gloire du corps ressuscité**

Puisque la béatitude est la rétribution d'une vie terrestre conforme, moyennant la réception de la grâce, à ce que Dieu attend de l'être humain, et dans la mesure où l'existence terrestre est vécue dans un corps uni à l'âme, il est juste que le corps soit lui aussi rétribué et accède à la béatitude dont jouit l'âme avant lui.

Cette béatitude du corps (on parle de « corps glorieux ») n'advient qu'à la fin des temps, par le fait de la résurrection. Il s'agira en fait d'une réunification du corps à l'âme, cette dernière redevenant, comme au cours de la vie terrestre, le principe vital immanent du corps. Mais puisque, cette fois, l'âme sera dans la béatitude, elle fera en quelque sorte rejaillir sa gloire sur le corps.

On a tenté de comprendre en quoi consistait l'état du corps glorieux, notamment en partant de ce que le NT nous dit des propriétés du corps de Jésus ressuscité lorsqu'il revient pendant 40 jours après la nuit de Pâques parmi les siens. Il faut bien reconnaître que ce qu'on peut dire de là est assez maigre. En un mot, nous ne savons pas en quoi consistera le corps glorieux. Sinon, en nous appuyant cette fois sur le livre de l'Apocalypse, qu'il sera parfait (toute imperfection, toute déformation, toute maladie, tout vieillissement, en seront exclus) et qu'il sera « spirituel » (parfaitement dépourvu de toute pesanteur).

#### ➤ **2<sup>ème</sup> élément : La présence des autres bienheureux**

Parce que Dieu a voulu que l'homme soit un être social, vivant en communauté, il est logique que la présence des autres élus au Ciel procure au bienheureux une joie supplémentaire. Joie d'autant plus intense que ceux-ci sont alors connus dans la lumière d'une intense charité qui offrira de considérer l'autre comme Dieu le connaît et l'aime.

Il va de soi que la présence de ceux que le bienheureux a connus et aimés sur terre le comble d'une manière singulière.

### **III : LE CIEL OU LE PARADIS**

## A : De la légitimité de recourir aux images

Nous avons déjà fait état de la difficulté que nous pose, tant que nous sommes dans la condition terrestre, la représentation de ce qu'est concrètement l'état glorieux des élus. Autrement dit de ce en quoi consiste ce qu'on appelle, de manière équivalente, « le ciel », « la Patrie », ou « le paradis ». Le même problème se pose en ce qui concerne le purgatoire et l'enfer dont nous reparlerons.

Si le recours à des images n'a, pendant de longs siècles, posé aucun problème, sa légitimité est remise en cause depuis de longues décennies. Il semble en effet à la critique que ces images sont frappées au coin d'un esprit infantile qui ne convient pas à rendre compte de réalités graves et sérieuses. Or, Paul Claudel s'inscrit en faux contre cette contestation. Dans une *Introduction à un poème sur Dante*, il pointe, citant et acquiesçant au propos de l'écrivain anglais Gamble, le danger qu'implique un tel rejet :

« Toute espérance repose en grande partie sur l'appui que lui fournit l'imagination. Si nous ne pouvons nous faire une représentation réelle de la chose que nous désirons, nous sommes disposés à l'éloigner de notre esprit et à le placer hors du champ de notre intérêt actuel. Or, nous ne saurions nous dissimuler que depuis de nombreuses années, un travail se fait qui consiste à enlever l'un après l'autre tous les appuis sur lesquels dans l'imagination populaire la croyance à l'immortalité s'était jusqu'à présent soutenue. Si nous persistons à fermer l'une après l'autre les issues par lesquelles un homme cherche à atteindre sa destination, à la fin il abandonne son entreprise et il s'engage dans une autre direction. Ainsi, si les hommes entretiennent une espérance, et si nous continuons à leur dire que sa réalisation ne peut prendre aucune des formes qu'ils pensaient qu'elle pouvait prendre, à la fin ils feront volte-face et déclareront que l'espérance elle-même est illusoire. Telle semble être actuellement la conséquence de notre démolition du paysage d'une vie future à la place duquel nous n'avons rien mis que du vide. »

(in *Œuvres en prose*, éd. Gallimard-La Pléiade, 1965, p. 426 s.)

Claudel ajoute ces lignes instructives :

« Quand la Bible se sert des choses créées pour désigner des réalités éternelles, elle le fait non pas comme un littérateur étourdi qui choisit au petit bonheur dans son répertoire d'images, mais en vertu d'une convenance intime et naturelle, puisque de la bouche de Dieu, qui a créé chaque être en le nommant, ne peut sortir rien que l'éternel. Il n'y a pas une séparation radicale entre ce monde et l'autre, dont il est dit qu'ils ont été créés en même temps. » (*idem*)

Le cœur de son propos est le suivant : puisque le monde tel que nous le connaissons pendant notre existence terrestre et l'au-delà ont un seul et même auteur, Dieu, il est abusif de prétendre qu'il n'existe aucun rapport de l'un à l'autre. Mieux, le premier est comme un tremplin à partir duquel il est possible de se représenter le second.

N'y aurait-il pas, au fond, dans le refus de recourir aux images pour envisager l'au-delà, un relent de l'iconoclasme contre lequel l'Église s'est puissamment élevée au cours des siècles ?

Forts de cette mise au point, disons quelques mots de la notion de paradis.

## B : La notion de paradis

Le mot *pairidaeza* désigne, en persan ancien, un jardin nobiliaire d'agrément enclos. Il passa dans le grec ancien où *παράδεισος* / *paradeisos* signifiait « parc enclos où se trouvent des animaux sauvages ». Ce dernier terme fut employé par les auteurs qui traduisirent l'Écriture sainte en grec (version dite des Septantes) pour désigner l'Éden au livre de la Genèse : c'est le fameux « paradis terrestre ».

Sous l'impulsion de certains Pères de l'Église, le terme grec (ou son équivalent en latin, *paradisus*) en vint également à désigner le séjour des justes dans l'au-delà, autrement dit le Ciel. Il nous faut lever ici une ambiguïté : cet emploi du même mot « paradis », pour désigner le jardin d'Éden et le séjour des justes après la mort, n'implique aucunement que les théologiens chrétiens aient considéré que les bienheureux étaient voués à un quelconque retour au jardin d'Éden (ou paradis terrestre) :

« Alors que la tradition platonicienne conçoit l'accès à l'éternité comme un retour naturel à l'immortalité par-delà la mort, la pensée chrétienne voit dans la vie éternelle un don gratuit, le partage de la vie divine. Elle n'est donc pas retour à une vie antérieure : elle est création nouvelle, vie totalement renouvelée et reçue de Dieu. »

(*Dictionnaire critique de théologie*, éd. PUF, 2007, art. « Vie éternelle », 3, a)

« Le salut n'est pas une restauration. Il nous fait entrer dans un état radicalement nouveau, une alliance définitive et meilleure comme dit l'épître aux Hébreux (7, 22). »

(Guillaume de Menthère, *Quelle espérance d'être sauvé ?*, éd. Salvator, 2009, p. 92)

Ceci étant bien noté, ce double emploi du même terme « paradis » présente l'avantage suivant, comme le fait remarquer le P. de Menthère :

« [On fait ainsi] le lien entre la Création et la Rédemption. C'est bien toujours le même projet de Dieu qui se déploie. Le parallèle paulinien de l'ancien et du nouvel Adam se prolonge aisément. De même qu'Adam a été chassé par sa désobéissance du paradis [terrestre], de même le Christ par son obéissance nous donne accès au paradis [éternel]. » (*ibid.*, p. 92)

Le lien de l'un à l'autre paradis est d'ailleurs renforcé par les détails suivants :

« Le Christ ressuscité est [d'ailleurs] pris pour le jardinier. La Résurrection a lieu dans un jardin, un paradis (Jn 19, 41 ; 20, 15) » (*idem*)

Cependant, il convient évidemment de garder à l'esprit que la représentation du paradis sous la forme d'un jardin demeure trop symbolique pour être prise au pied de la lettre. Il en va de même des images telles que le festin des noces, le tri des brebis et des boucs, etc. Pour utiles - et même nécessaires - qu'elles sont, ces expressions demeurent très en-deçà de ce qu'est effectivement l'état des bienheureux dans la Patrie.

Nous développerons plus avant ce thème lorsque nous traiterons de la Parousie, moment où seront établis, selon les termes de l'Apocalypse, « les cieux nouveaux et la terre nouvelle ».

## IV : LA « BÉATITUDE ANTICIPÉE »

### A : La béatitude commence dès cette terre, quoiqu'imparfaitement

Lorsqu'il évoque le « Royaume de Dieu » ou le « Royaume des cieux », Jésus ne résume pas cantonne pas celui-ci à une terre ou à un état à venir – le ciel ou le paradis, dont nous venons de parler.

Les choses sont claires, en Lc 17, 21 par exemple, lorsqu'il affirme : « Le Royaume de Dieu est *parmi* vous », qu'on traduit encore par « Le Royaume de Dieu est *en* vous ». Le verbe être est bien au présent et non au futur.

Voici les lignes qu'écrit à ce sujet le cardinal Joseph Ratzinger :

« Pour les chrétiens, un tel accomplissement n'est pas seulement une musique futuriste, mais le simple exposé qui se réalise dans la rencontre avec le Christ et ce qui est déjà réellement présent en elle fondamentalement, selon ses composantes essentielles. S'interroger sur le ciel [= le Royaume], ce n'est donc pas glisser dans un rêve pieux, mais connaître plus à fond ce présent caché qui véritablement nous fait vivre (...)

Par conséquent, le ciel [= le Royaume] se définit d'abord d'un point de vue christologique. Ce n'est pas un lieu sans histoire dans lequel on va. Qu'il y ait un ciel [= un Royaume], cela est dû au fait que Jésus-Christ, en tant que Dieu, est homme, et qu'il a donné à l'être humain une place dans l'être de Dieu. L'homme est dans le ciel [= le Royaume] quand et dans la mesure où il est auprès du Christ par qui il trouve le lieu de son être dans l'être de Dieu. »

(*La mort et l'au-delà*, éd. Fayard, 1994, p. 242)

En son fondement, le Royaume n'est autre que la personne du Christ lui-même. Quiconque s'agrége à Jésus entre dans le Royaume dès cette terre. Ce dernier accède alors à ce que l'Eglise appelle la « béatitude anticipée ».

Certes, cette béatitude est imparfaite, comme le remarque S. Thomas :

« Une certaine participation de la béatitude peut être obtenue en cette vie, mais non la béatitude vraie et parfaite. » (*Somme théol.* I II q. 5, 3)

En effet, tant que nous sommes sur terre, nous pouvons encore nous détourner de Dieu pour lui préférer des biens créés (matériels et spirituels), nous sommes exposés à la souffrance, ou simplement à la pesanteur de notre condition charnelle qui rend difficile la contemplation, etc.

Cependant, cette « béatitude anticipée » est déjà quelque chose de substantiel.

### B : Où trouver la « béatitude anticipée » sur cette terre ?

D'abord et avant tout dans **les sacrements**, qui opèrent notre déification :

« Vous avez revêtu le Christ, vous qui avez été baptisés dans le Christ » (Ga 3, 27)

« Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie en lui » (Jn 6, 54)

**La liturgie**, écrin des sacrements, est souvent qualifiée de « ciel sur la terre ». Elle y forme les baptisés aux mœurs célestes, les invitant à vivre chacun à sa place (faisant d'ailleurs une place à chacun), unis par les liens d'une charité « en actes et en vérité », comme le font les élus du ciel, et à entretenir cette manière de vivre au-delà des frontières de l'action liturgique à proprement parler.

La « béatitude anticipée » est également accessible dans **la prière personnelle**, qui conduit par étapes à l'union, si nous y prêtons notre concours. Elle est certes mêlée aux affres du combat nécessaire pour demeurer fidèle, mais de temps à autre Dieu permet que nous y goûtions des consolations qui sont comme un avant-goût de la vie bienheureuse du ciel.

Nous n'y pensons pas assez, mais la paix du cœur que produit **une vie chrétienne qui s'efforce d'être authentique** est, elle aussi, un élément constitutif de la « béatitude anticipée ».

Enfin, les diverses formes de joie spirituelle éprouvées en des occasions très diverses, si elles ne sont pas à proprement parler partie prenante de la « béatitude anticipée », qui est surnaturelle, nous donnent néanmoins une idée de cette dernière. Ainsi de la naissance d'un enfant, de la contemplation d'un beau paysage, des instants vécus avec l'être aimé ou entre amis, et de tant d'autres moments au cours desquels la présence de Dieu se fait prégnante, pour ne pas dire évidente.